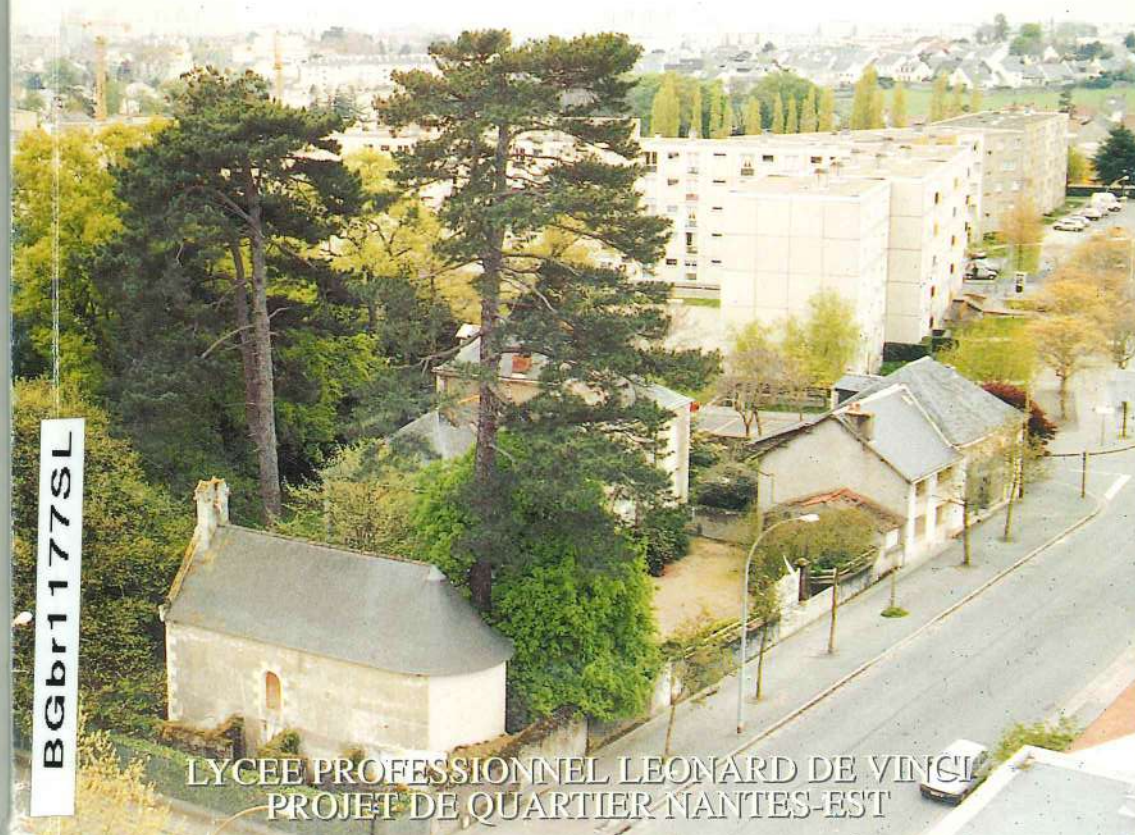


# LA BOTTIERE

*Histoire d'un quartier*



BGbr1177SL

LYCEE PROFESSIONNEL LEONARD DE VINCI  
PROJET DE QUARTIER NANTES-EST



BGbn 1177SL

# LA BOTTIERE

*Histoire d'un quartier*



LYCEE PROFESSIONNEL LEONARD DE VINCI  
PROJET DE QUARTIER NANTES-EST



## Présentation

En juin 1993, les élèves du L.P Léonard de Vinci présentaient sous la direction de leurs professeurs une exposition qui portait notamment sur les origines de la Bottière et de leur établissement.

Devant l'accueil très favorable des habitants, il a paru intéressant de prolonger cet événement ponctuel par l'édition d'une brochure.

Son ambition est de contribuer à faire émerger un héritage commun aux habitants de la Bottière : l'histoire de leur quartier, car connaître son passé, c'est commencer à prendre en mains son avenir.

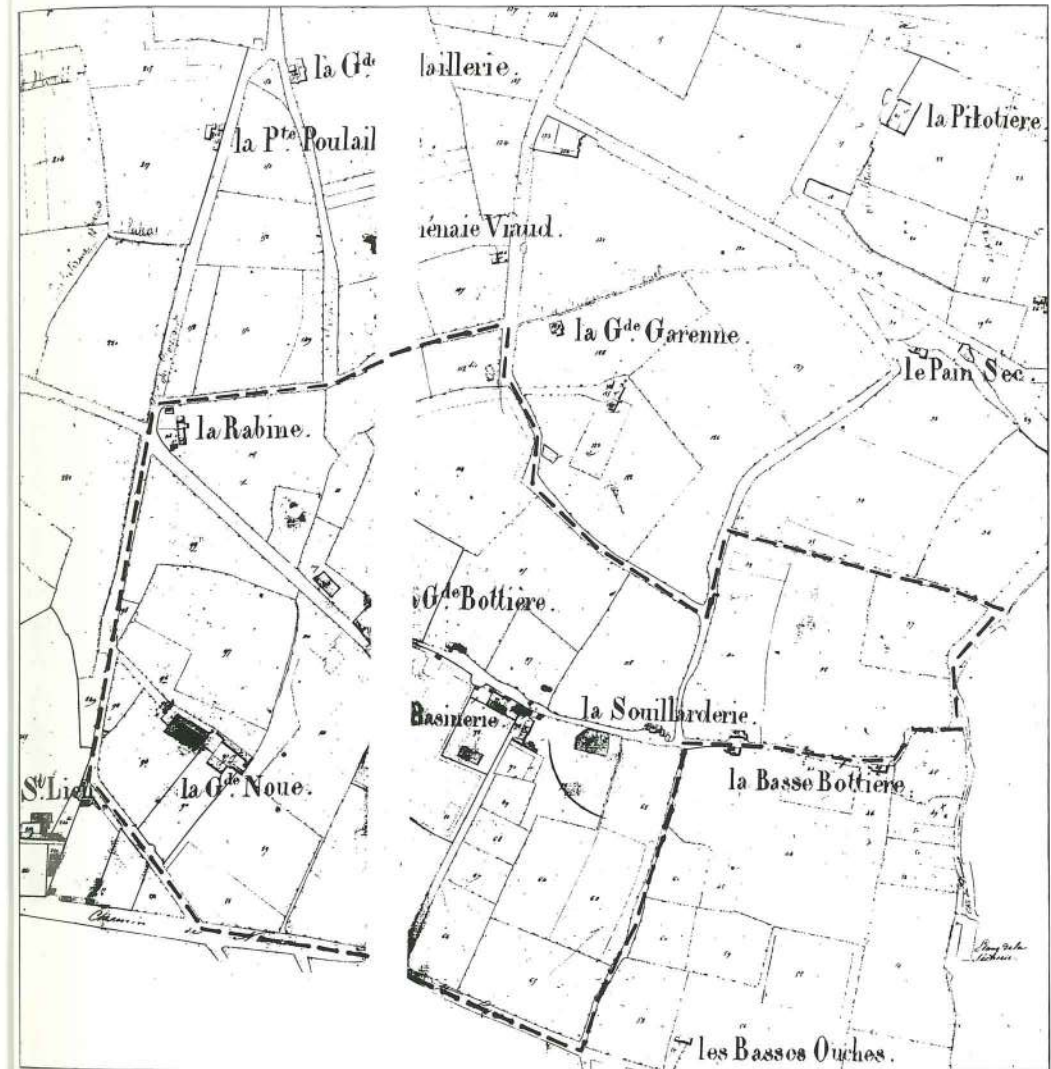
Cette entreprise a été rendue possible grâce au concours du Projet de Quartier et du Lycée Professionnel Léonard de Vinci, mais aussi grâce aux nombreux témoignages qu'ont bien voulu apporter les habitants.

Septembre 1995

Nicole Bouju  
Enseignante  
L.P. Léonard de Vinci

Michèle Roche  
Documentaliste  
L.P. Léonard de Vinci

Christophe Viala  
Appelé du contingent.  
Service Ville.  
DSU Bottière



CARTE DU QUARTIER EN 1830.



1 La Bazinerie

## LES ORIGINES DE LA BOTTIERE

### LA CAMPAGNE :

**Pendant des siècles, à la Bottière, ce fut la campagne,** avec ses trous d'eau, ses prés, son bétail...

Au Moyen-Age, la Bottière était terre de St-Donatien, abbaye fondée sous Charlemagne. Elle avait beaucoup souffert des invasions normandes mais avait rétabli sa puissance. Donatien, comme son frère Rogatien, fut un martyr nantais. Fils de notables de la cité, ils furent exécutés vers la fin du III<sup>ème</sup> siècle après J. C. pour leur foi chrétienne. On les appelle aussi les «Enfants Nantais».

Après avoir appartenu aux moines de St-Donatien, la terre de la Bottière fut anoblie en 1463 au profit de Pierre Raboceau, secrétaire du Duc. En 1495, Jean de Mé en devint le propriétaire. Puis en 1554, ce fut le tour de Jeanne de Mallignac.

A cette époque, les habitants étaient dispersés sur les terres traversées par des chemins tortueux. Labourées, puis débarrassées de leurs récoltes, ces terres étaient offertes en pâture au bétail. En général, la nourriture des paysans était monotone : ils mangeaient beaucoup de pain, du potage et ne consommaient de la viande que le dimanche. Leurs modestes maisons n'ont guère traversé les siècles.

### DES MAISONS DE MAITRES

**Toujours debout la maison de maîtres -ou le château -de la Basinerie rue de la Bottière.** Construite en 1646, elle fut une résidence des évêques de Nantes. De nombreux propriétaires s'y succédèrent. On se souvient de la famille Calac : des staffeurs, de Gabriel Perrinel qui vendit la Basinerie en 1954 à Mlle de Sécillon, l'actuelle propriétaire. A côté de la demeure principale s'élève une chapelle où une dernière messe fut célébrée le 16 février 1992. Dans le parc, des pins, des marronniers, des cèdres ou encore des chênes séculaires. Au fond du terrain, un bassin dominé par un perron ouvragé. La propriété s'étend sur 3500 m<sup>2</sup>, bien enclose. Etrange îlot désormais que ce «poumon vert» enclavé parmi les HLM!

De vastes bâtiments et des portes voûtées se situaient de l'autre côté de la rue de la Basinerie. Une famille de maraîchers, les Perrin, y vécut jusqu'à la fin des années 60. Ces bâtiments aujourd'hui disparus étaient les dépendances du «château».





2 *Le Château du Croissant avant sa démolition.*

La Basinerie n'était pas le seul «château» de la Bottière. Dès la fin du 18ème siècle, s'élevait, **rue du Croissant, une splendide demeure, oeuvre de l'architecte Ceineray**, celui qui construisit le cours Saint-Pierre et canalisa l'Erdre. Ce fut jusque dans les années 60 un endroit privilégié du quartier. Le docteur Hervoche en était alors propriétaire et les enfants du quartier y célébraient la Fête-Dieu. On installait des reposoirs près de l'allée des châtaigniers, au bord de l'étang; on sortait les statues et les bannières pour célébrer le mois de mai, celui de Marie. Les habitants du quartier offraient leurs fleurs pour l'occasion. Les enfants en répandaient les pétales le long du cortège... Il y avait une autre allée d'arbres en direction de la route de Ste-Luce.



3 *Château du Croissant. Une vue de l'intérieur.*

Aujourd'hui, il n'en reste rien, pas plus que de la demeure vendue aux enchères pièce par pièce. Elle a disparu en 1989, en quelques jours. On

a construit à sa place des logements, pour étudiants notamment. Consolation? On pourra accéder de la rue Alfred Nobel à la rue du Croissant par un passage piétonnier.

4 *Immeubles modernes à la place du château.*





**Au Nord, à La Garenne, une ferme et un château**, propriété au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle de M. Nassivet, l'ingénieur qui avait travaillé avec Aunillon à l'invention de la machine à battre. Le fermier, M. Rigaud, y faisait pousser le blé et trayait les vaches jusqu'en 1956. Cette propriété de cinq hectares allait des actuelles rues F. Ménétrier et Urbain Leverrier à l'actuelle église St-Jean-Baptiste. Son grand parc boisé comprenait un étang.

C'était la ferme la plus proche de Nantes en direction d'Angers et les amoureux venus jusque-là à vélo n'étaient pas rares dans les taillis ! Demeure toujours rue F. Ménétrier le château de Bel-Air qui appartenait à la famille De La Foie, propriétaire des engrais du même nom. Ce château fut repris par le docteur Desplanques après-guerre.



5 *Melle Rigaud devant le Château de la Garenne.*

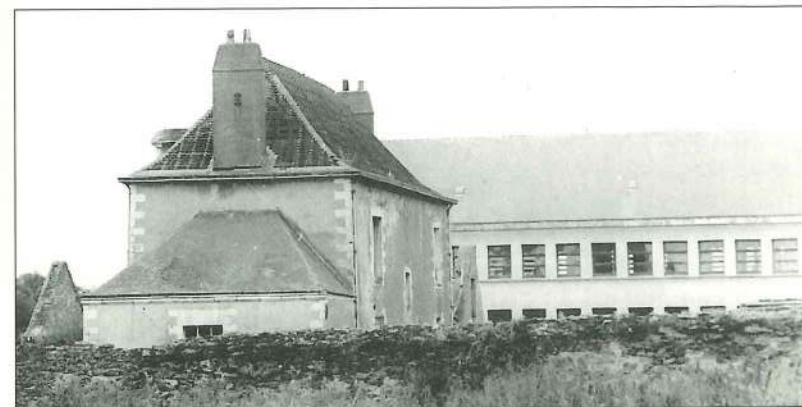


6 *La Grande Bottière en 1969*

**Autre demeure de style : La Grande Bottière**, maison qui se tenait à l'emplacement des actuels «Escarmouche» et «Pics et Pocs». On a parlé à son sujet de «château». Les prêtres réfractaires y étaient accueillis sous la Révolution, comme le curé Mitrassey en 1799. La propriété appartenait à M. Guillard, maraîcher, qui louait la terre à la famille Tessier. Aujourd'hui il ne reste plus trace sur le terrain ni de la maison, ni des grands murs qui bordaient le domaine.

7 *La Grande Bottière.*

*En arrière-plan, l'actuel Lycée Professionnel Léonard de Vinci.*





# LE TEMPS DES MARAICHERS

## UN METIER NOUVEAU POUR UNE VILLE A NOURRIR



8 *Maraîcher*

## Pas de routes mais des chemins.

A côté de ces maisons de maîtres, quelques fermes déjà évoquées, des pâtures humides aux mares nombreuses... Un écrit du 17 août 1817 parle du «grand chemin de Paris à la Bottière par Bel-Air». Il signale des ajoncs, l'absence de fossés, de l'eau qui le rendait impraticable en hiver. Parmi les propriétaires riverains de l'époque : Mme veuve Bray de la Valette, Mme de la Trémissière au nord, M. Raiffort. On sait par ailleurs qu'il fallait payer l'octroi, contribution que certaines municipalités étaient autorisées à établir et à percevoir sur les marchandises de consommation. Alors, comme de bien entendu, on essayait de passer de nuit pour ne pas avoir à payer la taxe!

**En 1857, 18 ménages vivaient à la Bottière soit 86 personnes recensées.** On peut penser que la population augmentait un peu en été du fait de la présence de quelques bourgeois en villégiature dans cette campagne si proche de la ville. Ils s'établissaient d'ailleurs parfois à demeure près de leurs fermiers. Des enfants mis en nourrice devaient également apporter un complément de ressources, comme à Doulon, aux cultivateurs. Les Nantaises aisées préservaient ainsi leurs santé, beauté et liberté, souvent au détriment de ces enfants qui mouraient nombreux en bas âge.

**C'est vers 1860 que les paysans commencèrent à se faire «jardi- niers».** La proximité de Nantes, une ville à nourrir, induisait cette évolution.

Outre Chantenay à l'ouest, la zone Saint-Donatien avait été le berceau du Nantes maraîcher. Devant l'extension de la Ville de plus en plus avide de terrains à construire, les maraîchers se firent peu à peu moins nombreux à St-Donatien et plus nombreux sur les terres à l'est : au



9 *Marchande de légumes*

Croissant et à la Bottière, sans parler de Doulon. De la ville qui enflait, émanait une demande de produits frais : un marché existait.



## Des tenues maraîchères

Pourtant les maraîchers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (la date de 1883 semble importante pour la naissance de cette profession) n'avaient que peu de choses en commun avec ceux qui produisent aujourd'hui du côté de St-Julien de Concelles, Ste-Luce ou Carquefou. Ils ne disposaient que de petits jardins où poussaient en toutes saisons des légumes divers qu'ils allaient vendre au marché, place de la Duchesse Anne, puis par la suite, au Champ de Mars.

Le terme de «tenue» maraîchère désignait au début une modeste dépendance du manoir exploitée par le laborieux «tenuyer» du suzerain. Les tenues étaient les héritières des jardins potagers des propriétés bourgeoises ou nobiliaires. Elles avaient des caractéristiques communes : c'étaient des pièces de terrain toutes en longueur, closes de hauts murs, avec un point d'eau pour l'arrosage et des bâtiments d'exploitation. Elles s'étendaient de part et d'autre du chemin de la Bottière. Dans sa traversée du hameau de la Grande Bottière, le chemin était sinueux et obstrué par un puits face à la Basinerie. Longue histoire en fait que celle de l'eau à la Bottière, tant la terre en regorgeait.

### UN DUR LABEUR.

**Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les maraîchers vivaient souvent sur un ou deux hectares de terre qu'ils exploitaient en famille**, quelquefois sur une superficie un peu plus grande. L'exploitation des Perrin, par exemple, s'étendait sur deux hectares et demie, près du château de la Bottière au nord et route de Ste-Luce au sud. Ses débuts remontaient à 1914. En 1941, à la génération suivante, Jean Perrin reprit les rênes de l'affaire. Les débuts se firent avec une charrue et un cheval, qu'ils utilisaient également pour aller vendre leurs récoltes au marché du Champ de Mars. Puis vinrent le camion, le tracteur, le motoculteur, le laveur de carottes...au fil des ans. Les Perrin s'approvisionnaient chez Bahuaud et chez Vilmorin pour les graines. Ils produisaient au printemps des radis, des carottes, des salades. En été des choux-fleurs, des céleris branches, des melons, des concombres, des petits oignons blancs. En automne des tomates, des salsifis, des choux-fleurs, des épinards. En hiver des poireaux, des céleri-boules.

Si leurs productions étaient variées, ils étaient toutefois assez spécialisés dans les laitues et les choux-fleurs. **Ils expédiaient au printemps des laitues et des carottes à Paris par train au départ de Doulon.** A ces productions légumières s'ajoutaient, chez les Perrin comme chez beaucoup de maraîchers, la culture de chrysanthèmes pour la Toussaint et après-guerre de muguet pour le 1er mai. Tout cela au prix d'un labeur très contraignant. La journée de travail en été durait quinze heures, voire dix-neuf heures les jours de marché : lever à 3 heures et coucher à 22 heures ! Et il y avait en été trois jours de marché par semaine ! Voilà notamment de quoi l'on devait parler aux réunions bisannuelles de la fédération des maraîchers nantais. Ils travaillaient dur mais gagnaient bien leur vie, du moins aux yeux des ouvriers des Batignolles ou des chemins de fer, par exemple. Entre les deux groupes sociaux, peu d'affinités, même si quelques cheminots travaillaient, parfois, en heures supplémentaires chez les maraîchers. Ils y récupéraient quelques plants pour leurs jardins le long des voies ferrées qui, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, limitaient le secteur et menaient vers Segré. Cela concourait à faire de la Bottière une zone à l'écart de la grande circulation.



10 Récolte de pommes de terre à la ferme de La Garenne, sur l'emplacement actuel du Vieux Pin Sec



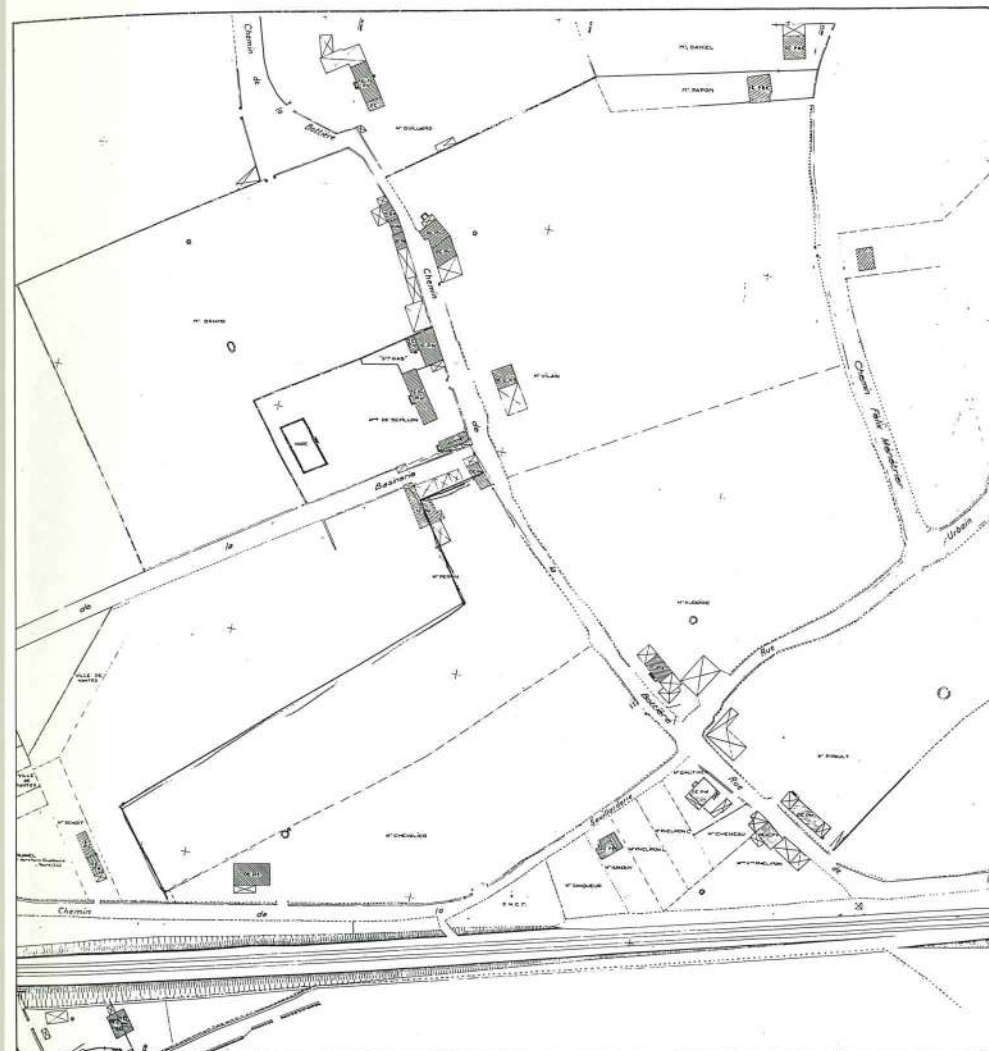


11 *Le père Rigaud à la fin des années 40, sur sa ferme.*



12 *Battage à la ferme de la Garenne.*

Le souvenir des maraîchers et du paysage de l'époque est encore vif dans l'esprit des habitants les plus anciens de la Bottière. On cite volontiers les familles Perrin, Vilain, Tessier, Briand, Ripault, Guillard, Dupé, Audoire, Phelippon, Bureau, Joyau, Lemerle, Ouvrard, Cheminant, Peignon, Grosset...



PLAN TENUES MARAICHES



## AUTOUR DES MARAICHERS DE LA BOTTIERE

### ROUTE DE PARIS- ROUTE DE STE-LUCE

**Au Nord et à l'Ouest de la Bottière, c'était la ville ou du moins ses faubourgs.** Suite au décret du 18 août 1896, le tramway roulait sur la route de Paris, même si c'était parfois cahin-caha.

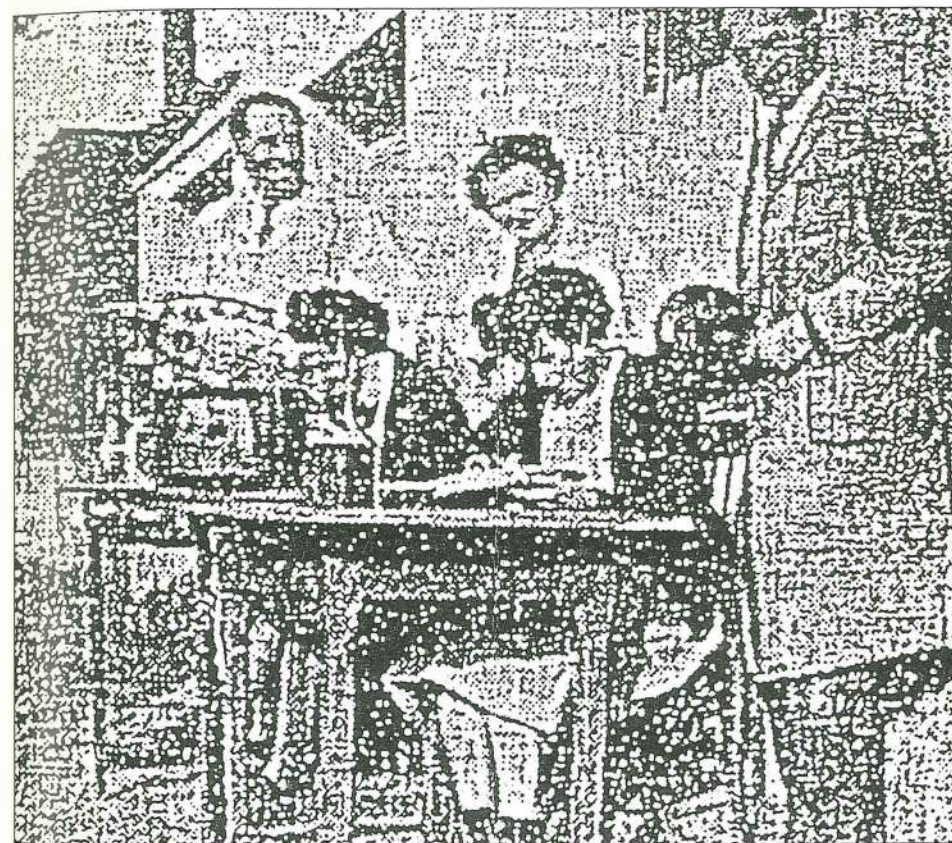
Pour rejoindre la Bottière, on s'arrêtait au Croissant ou à la Chocolaterie. La Chocolaterie, c'était l'usine, l'activité industrielle qui liait le quartier au port et -y pensait-on?- au passé colonial de Nantes. Pour les enfants en tout cas c'était l'exotisme et, même si le cacao avait un goût amer, on se bousculait pour goûter aux délices de l'Outre-mer. Dans *La Montagne de Kaolin*, P. L. Rossi, enfant du Petit Bel-Air, raconte : «Chaque jour, de lourds camions et des charrettes tirées par des chevaux montaient lentement la faible pente pour se rendre à la fabrique. Nous nous suspendions aux charrettes et aux camions, et quelquefois, nous coupions un peu de la toile rude des sacs pour recueillir au creux de la main des fèves de cacao amer et des poignées de sucre brun que nous portions à la bouche, avec une sorte d'avidité comme toute chose, non par gourmandise, mais avec la curiosité toujours d'explorer et de reconnaître autour de nous ce qui se présentait de nouveau».

De nombreuses femmes du quartier qui ne travaillaient pas chez les maraîchers, travaillaient à la Chocolaterie ou bien à l'usine Javel de la route de Ste-Luce. D'autres encore gagnaient leur vie «**Au Petit Bon Dieu**» chez Devineau, chemin de l'Ouchette, où l'on confectionnait des cierges, des crèches.

Mais l'industrie, la pure et la dure, était de l'autre côté de la route de Paris : c'était la métallurgie des Batignolles. C'était à deux pas, mais ce n'était pas la Bottière où on ne connaissait pas ces bruits, ces sueurs, ces fureurs ouvrières.

### PYROGRAVURE

Pas d'industrie au milieu des tenues maraîchères, à peine un peu d'artisanat : l'atelier de pyrogravure installé dans le bâtiment tout proche de la Basinerie, rue de la Bottière. Atelier créé par M. Perrinel puis repris par M. Moreau qui employèrent de 1948 à 1971 une dizaine d'employés. On y façonnait des objets en bois, gravés de motifs normands ou bretons, qui allaient être commercialisés sous la marque «GAB» (du nom de Gabriel Perrinel). Ce lieu devint ensuite une laverie, puis une pharmacie. La mairie de Nantes a, aujourd'hui, acheté ces locaux pour en faire un lieu de convivialité associative.



13 Au 60, rue de la Bottière, atelier de pyrogravure en plein air





14 Vente d'objets sortis des ateliers de la Bottière dans le magasin Decré reconstruit après-guerre



15 Objets GAB

## LA VIE DANS LE QUARTIER AVANT-GUERRE

### UNE AUTRE EPOQUE : les vieux métiers

Dans les années 30, le pain venait de St-Donatien à la Bottière dans la charrette à bras du boulanger, M. Couteau. La charrette était tirée par un couple d'employés qui livraient tous les matins de la semaine des pains de trois et cinq livres. Ils ajoutaient un petit morceau pour faire le poids! C'était l'époque où l'on réglait les commerçants à terme et chaque miche de pain délivrée figurait par une encoche sur une règle tenue par le boulanger. Il y avait aussi l'épicerie itinérante de Foucaud, puis l'Economat du Chemin de Fer qui ne servait que les employés des Compagnies du Paris-Orléans et de l'Etat...

Quant à l'Espagnol dont on ne connaît pas le nom, il livrait le vin. Le vin, on pouvait aussi aller le boire au verre ou à la «fillette» dans tous les bistrotts qui bordaient des deux côtés la route de Paris. Chez Corfa, à la Rabine, le café n'était guère fréquenté par les maraîchers mais plutôt par les pompiers qui venaient cultiver leurs jardins dans le quartier, sur le terrain du Champ-Ecole. La pratique courante consistait à avoir des «ardoises» au bistrot, à l'épicerie, «ardoises» que l'on réglait quand on touchait son salaire.

Le lait était livré par Henriette, forte femme joviale qui vendait aussi du «lait de beurre» ou lait baratté aujourd'hui pratiquement introuvable. Elle parcourait le quartier chaque jour que Dieu faisait, comme insensible aux intempéries... Pas comme M. Migot, le marchand de toile à drap. Il en avait une belle automobile, celui-là! Rien à voir avec le rémouleur qui passait aiguiser les couteaux et les faucilles. Rien à voir non plus avec le marchand qui venait acheter des peaux de lapins séchées et bourrées de paille : il ne nageait pas dans l'opulence, même s'il ajoutait à son commerce celui de la ferraille et des guenilles. En 1937, une peau de lapin valait 1 F ancien, pendant l'Occupation 20 F.

Et le reste des ordures ? On les brûlait dans les jardins. Ce qui pourrissait devenait compost. Et les «monstres» s'entassaient dans quelques coins. Il n'y avait pas avant-guerre de service de répurgation en banlieue ; et la Bottière, c'était la banlieue sans service d'eau, ni tout-à-l'égout. Ce n'est que bien plus tard que sont passés les éboueurs ou plutôt les éboueuses : «Les dactylos à Grandjouan», comme on disait. Femmes au franc parler, elles ne s'en laissaient pas conter lorsque, armées de leurs balais, elles parcouraient les rues derrière les bennes à ordures tirées par des chevaux. Voilà pour l'hygiène. Elle était rudimentaire. Et pour les soins aux malades, on faisait appel exceptionnellement au médecin et plus couramment au dévouement des Soeurs gardes-malades. Pour les piqûres, on se souvient que plus d'un maraîcher remplaçait l'alcool à 90° par de l'eau de vie dont on faisait grand usage.



Mais oublions ces soucis pour nous attarder sur les soirs d'été où une marchande proposait aux passants ses sardines fraîches enveloppées de fougères et de papier journal, en criant : «Sardines fraîches ! Sardines nouvelles !» Elle avait sa caisse sur le porte-bagages de son vélo... Lorsque venait la nuit, passait l'allumeur de réverbères.



16 Rue de la Bottière, petite fille et bec de gaz.



Ainsi coulaient les semaines...

Et bien sûr le dimanche, on allait, pour la plupart, à la messe à St-Donatien, puis à Don Bosco. Le souvenir de l'abbé Jallais de St-Donatien reste vivace dans le quartier. C'était le curé des maraîchers. Avant-guerre, on pouvait le voir sillonner la Bottière et ses environs sur la motobécane que lui avaient achetée ses ouailles. Il bénissait les maisons et les tenues. C'est lui qui tenait, rue du Commandant Rivière, le fameux cinéma de «l'Union Ouvrière», un parlant !



18 Un mariage chemin de la Bottière. En arrière plan, un bec de gaz.



## SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE POLISSONNERIES

Les souvenirs d'enfance à la Bottière sont avant tout, en ce temps-là, **souvenirs d'errance et de liberté**. Plus d'un a laissé son sabot dans la mare de la Garenne en voulant y pêcher des poissons rouges. Plus d'un est tombé dans la mare du 31, rue de la Bottière en voulant y cueillir des «quenouilles» (roseaux). On a souvent barboté dans la cressonnière attenante... On a improvisé du patin à glace sur des mares dont la glace céda. Qui n'a pas eu mal au ventre après avoir absorbé quelques baies sauvages comme celles des «lauriers-cerises» sur le terrain à l'abandon du Champ Ecole, toujours au 31, rue de la Bottière ? Comme la parcelle était un peu à l'état sauvage, c'était un «terrain d'aventure» avant l'heure ! Que de rondes et de cabanes le vieux cormier n'a-t-il pas connues ! Ses cormes, enfin ses «melles» comme on disait ici, une fois blettes, étaient succulentes, comme les raisins et les châtaignes des Rigaud d'ailleurs.

Souvenirs du vieux cheval du marchand de charbon, souvenirs de la chèvre méchante à la Mère Charpentier, souvenirs des vaches des Rigaud salies dans les fossés et de l'unique vache aux sabots cirés de Madame Letout... Souvenirs de corridas enfantines sur les prés de l'actuel Pin-Sec, probablement face aux vaches pacifiques de la ferme du père Rigaud. Les plus astucieux les chevauchaient en de «furieux rodéos». Mais n'y avait-il pas aussi un taureau, un vrai ? Et qui s'était échappé une fois : on l'avait retrouvé dans la tenue maraîchère des Vilain, près de l'actuel terrain de foot du Pin-Sec. Certains appellent encore cet endroit «le champ au taureau» ! L'animal appartenait à M. Bretagne qui s'était installé pour quelques années à la fin de la guerre sur le terrain de sport du Pin-Sec.

Mais revenons aux enfants qui jouaient à se faire peur... **Et les hauts murs des enclos maraîchers cachaient bien des bêtises.**

Parlons un peu des becs de gaz de la rue du Petit-Bel air que certains avouent avoir copieusement bombardés au lance-pierres. Parlons un peu des vieilles dames que l'on prenait un malin plaisir à ennuyer et pourchasser, ce qui semble être une constante dans le quartier. Il y eut la «folle» à l'angle de la rue des Maraîchers et du Croissant, chez qui on sonnait avant de détaier. Il y eut celle dont on volait les raisins et qu'on accusait de vous empoisonner en badigeonnant ses grappes de pires mixtures à base de crapauds. Pour les enfants, c'était la Sorcière ! Il y en eut d'autres. On se souvient de Marie-Saute-aux prunes qui vous menaçait de son «sabre» ou de Titine Vert de gris. On faisait des bêtises et on détaillait. On courait à travers champs et sur les chemins. On s'enlisait à la mauvaise saison dans les labours et on rentrait tout crottés. On allait à l'école laïque ou privée pour apprendre à lire, écrire, compter...et pour jouer aux billes!

A l'épicerie de Mme Darmentier, au n°7 de la rue des Blés d'or, on allait acheter pour quelques sous de friandises. Ou bien on s'approvisionnait à l'épicerie de l'octroi : celle des Corfa, à l'angle de la rue du Croissant et de celle de la Bottière. Les caramels y étaient si bons ! Les Corfa l'avaient achetée à Séraphin Grollier, un maçon, dès les années 30.



19 *Devant l'épicerie Corfa au carrefour de la Rabine, au milieu des années 50.*

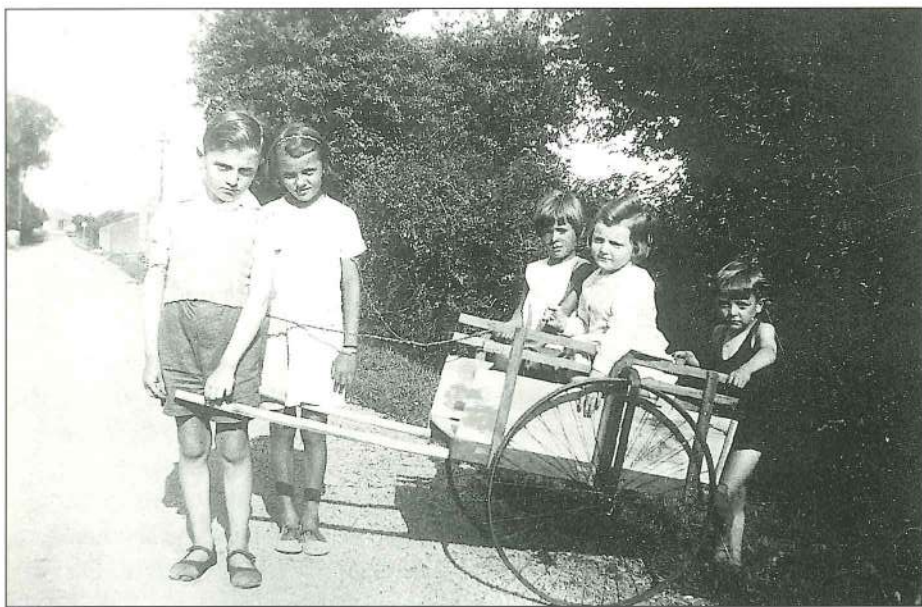
On pourchassait les lézards dans la forge en ruines de chez Mahé, à la Rabine. Aujourd'hui, plus de forge, plus d'épicerie même. Elle a été démolie en 1971 pour élargir le carrefour. On a du mal à s'imaginer que les taillis étaient nombreux dans le quartier et que les enfants avaient peur des vipères à la Souillarderie, le long des remblais des voies ferrées. Il faut faire des efforts pour imaginer les courses de bateaux que les garçons organisaient dans les fossés avec des boîtes de sardines nantaises. Les voyez-vous dénicher des nids sur le «Terrain-Ecole» ? Sauter d'arbre en arbre ? Construire dans ces arbres leurs cabanes pour y entasser leurs trésors ?

La ville était toute proche mais c'était la campagne. Le chemin de la Bottière était si étroit que deux charrettes ne s'y croisaient qu'à grand peine. C'était une rue empierrée au rouleau sur la terre glaise. On raconte qu'un petit garçon est revenu un jour de l'Ecole des Poilus avec du goudron plein les poches. Il en voyait pour la première fois alors qu'on goudronnait le Chemin de la Marrière!





20 1942, sur la tenue Lemerle, chemin de la Bottière

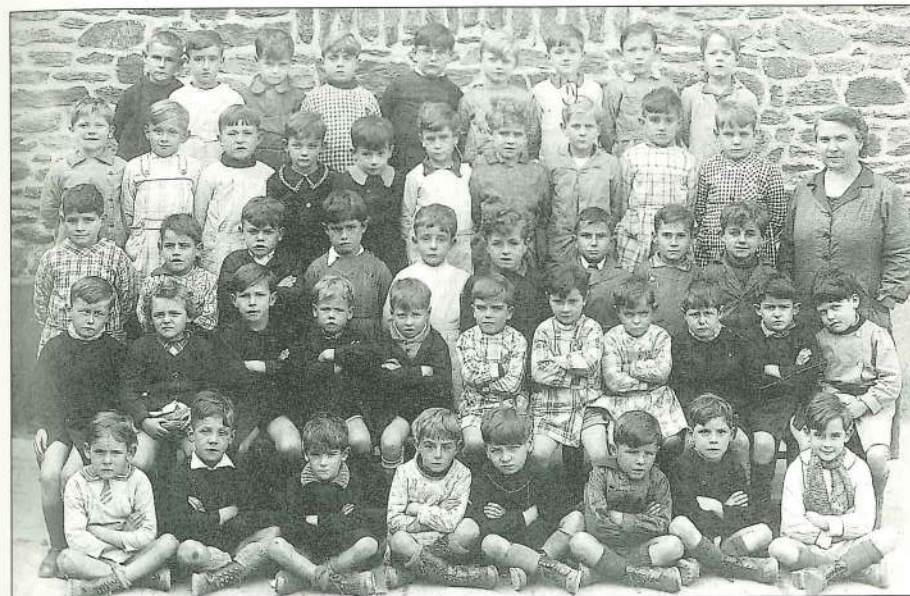


21 En charrette, chemin de la Bottière

## LES DEUX ECOLES

L'école publique du quartier, c'était avant-guerre L'Ecole des Poilus pour les filles et les garçons. Comme elle fut occupée une année par les Allemands pendant la guerre, il fallut s'arranger : aller encore plus loin. Les filles allèrent ainsi jusqu'au Vieux Doulon. On pouvait n'avoir cours qu'une demi-journée, à tour de rôle. L'école privée, c'était, pour les garçons, Don Bosco. Pour les filles : Blanche de Castille ou pour les moins fortunées Ste-Angèle. Entre ceux de la Laïque et ceux de la Privée, on échangeait des mots doux tels que «Ecole des Poilus, poils au cul !» A quoi on répondait «Ecole des croas !». On imitait ainsi le cri des corbeaux, sobriquet habituel des curés. Ensuite, on devait sans doute se retrouver pour aller pêcher les grenouilles à la Pilotière ou s'attaquer -en toute illégalité- aux poissons rouges du bassin de la Garenne que gardait pourtant, comme le terrain de tennis, un vieil original surnommé Zidore.

Les filles allaient le jeudi apprendre à broder à Ste-Angèle. Elles lisaient des livres de la collection Printemps ou Signes de Piste ; elles lisaient aussi des revues : Lisette, Pierrot, Bernadette, La Semaine de Suzette... Elles allaient à pied au catéchisme à St-Donatien.



22 Ecole des Poilus





25 *Ecole des Poilus*

## ADOLESCENCE

Les adolescents fréquentaient le patronage de St-Georges des Batignolles où l'abbé Grelier organisait, précisément le jeudi, des jeux, des sorties et passait des films muets avec Charlot. Là les enfants des fermiers ou des maraîchers rencontraient les gamins des ouvriers des Batignolles dont beaucoup étaient Polonais ou Italiens. On se souvient avec joie des pique-niques, des parties de foot, des arbres de Noël, et même de l'initiation à la natation. Et c'est comme ça qu'on grandissait. Adolescents, on se pressait aux Fêtes-Dieu du mois de mai, à St-Médard de Doulon ou à St-Georges des Batignolles. On sortait les dais, les encensoirs, les reposoirs, on faisait voler au vent les pétales de fleurs. Il n'était pas rare qu'en face, ceux de la C.G.T. arboraient des drapeaux rouges et poussaient des cris de corbeaux!

Les patronages se rapprochèrent encore du quartier en 1955 avec la construction de l'église St-Jean Baptiste et la création de la paroisse. La première messe fut célébrée dans la chapelle le 23 septembre 1956. Le premier prêtre à officier fut Pierre Grelier, visiteur de prisons. Certaines se souviennent des «missions» qui étaient organisées et surtout des courses à travers les labours pour rejoindre l'église où devait parler le missionnaire, au temps où rue des Collines il n'y avait que sept ou huit maisons.



24 *Le puits de la Garenne au début des années 50, à l'emplacement de l'actuel école Urbain Leverrier.*



## LES ACROBATES

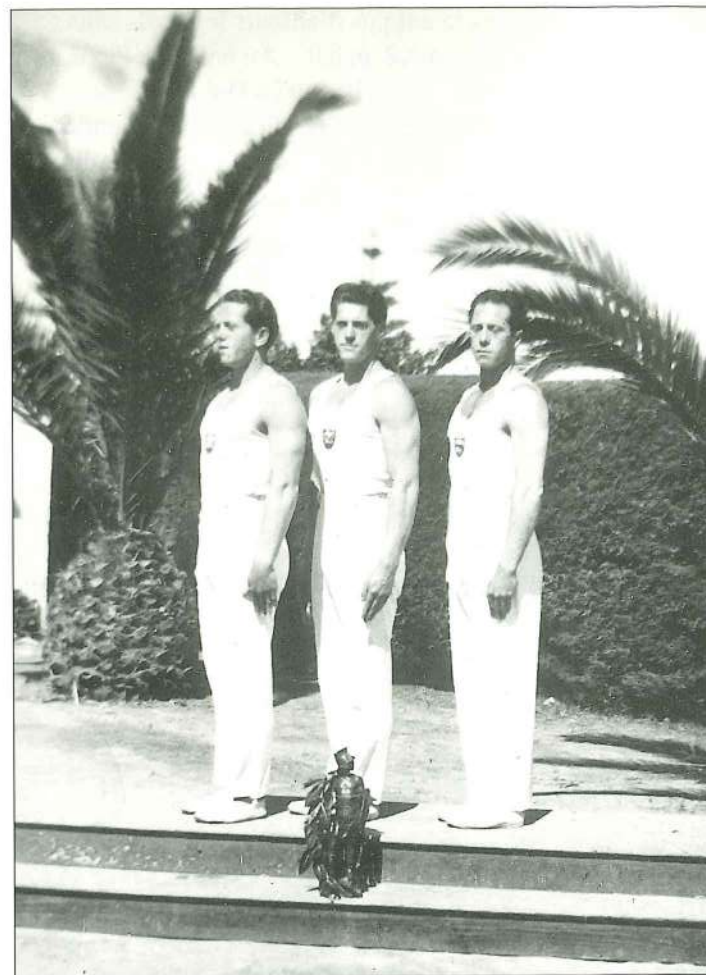
Parmi les gars les plus vifs du quartier, il fallait compter après-guerre les frères Berné, du chemin du Petit Bel-Air, qui devinrent les Bernelys, célèbres acrobates. Leur père était dresseur de chiens et ses enfants savaient déjà marcher sur les mains à cinq ans. C'est qu'ils étaient voisins des gens du voyage qui s'installaient parfois dans cette zone aux contours flous, à la limite de la ville et de la campagne. On les appelait « romanichels, romanos, bohémiens » et certains les voyaient d'un mauvais oeil quand ils débarquaient avec leurs roulottes et leurs chevaux.

Mais quels délices pour les enfants que les spectacles qu'ils donnaient dans le quartier ! Ça, c'était du rêve à l'état pur ! Alors on voulait les imiter. Les frères Berné surtout les imitaient. Qu'on en juge par le programme que s'imposait Marcel : 12 ans de gymnastique à la Nantaise jusqu'à l'âge de 25 ans, puis acrobaties avec ses frères sous la conduite d'un impresario.

Et pour l'entraînement, le lundi et le mercredi il pratiquait la boxe, le mardi et le vendredi la gym, le samedi le foot.



25 *Les Bernelys, des acrobates en action.*



26 *Championnat de France en 1949 à Casablanca.*

Les Bernelys étaient demandés dans les kermesses, arbres de Noël et fêtes diverses. En 1949, ils participèrent - à trois seulement, l'un d'eux étant retenu à l'armée - au championnat de France à Casablanca. Semi-professionnels, on les voyait à l'affiche de la Revue de la Cloche au cinéma Le Paris. Aujourd'hui encore, le lien avec ce passé sportif n'est pas rompu puisqu'un Bernelys pratique en famille l'équilibre, le lancer de poignards et crache le feu. Il dresse toujours des chiens. Lointain héritage des manouches ? De ces gens du voyage qui fascinaient et effrayaient si fort les enfants devenus sexagénaires ?



Patronages et football n'étaient pas d'ailleurs les seuls sujets d'intérêt de la jeunesse : on allait aussi au bal... Au bal chez Piou, surtout ! Il se trouvait à l'emplacement de l'actuel «Thé Dansant», à l'angle de la route de Paris et de la rue de l'Eraudière. Mais attention, il fallait être chic : cravate obligatoire ! Alors quand on venait du Chemin du Petit Bel-Air, qui n'était pourtant pas loin, il valait mieux prendre ses précautions si on voulait plaire au videur et surtout aux filles ! Pas question d'arriver tout crotté après avoir arpenté des chemins sans lumière... Il y avait intérêt à mettre ses chaussettes dans sa poche, à prendre à la main ses chaussures impeccablement cirées- le must à l'époque- et à partir pieds nus par les chemins, avec un petit chiffon pour se refaire une beauté à l'arrivée. Eh oui, c'était ça, l'art du séducteur du samedi soir ! Si on n'allait pas danser chez Piou, on pouvait aussi aller au «Tourbillon» boulevard Dalbi, ou chez Mauduit, ainsi que dans les guinguettes du bord de Loire à Ste-Luce ou à Thouaré. Quant à la guinguette du passage à niveau de St-Joseph, face au cinéma du Ranzai, avec sa cabane en bois pour le bal, on la disait mal famée... Les mères étaient réticentes...



27 Les Salons PIOUS

# Salons PIOUS

Au Croissant

Dimanche 27 Janvier à 15 h.

# G<sup>d</sup> BAL

organisé par

L'AMICALE CROISSANT-PILOTIÈRE

Orchestre Les Petits Poilus

Entrée : 200 Fr.

Faites tous vos Achats

Aux Grands  
Magasins

# BRUNNER

4, Rue de Feltre à NANTES

Le meilleur Marché de tout l'Ouest

Les Adresses des... 1... 147, 8, Rue Doreau, Nantes



## Aux bords de Loire

Qu'importe, il n'y avait pas que le bal pour sortir ! Que l'on songe aux sorties familiales du dimanche à la colonie Francisco où un piano mécanique rythmait les après-midi, à la prairie de Mauves... On emportait le pique-nique (il y avait d'ailleurs des marchands sur place), et on pouvait y rester jusqu'à trois jours ! On se baignait en Loire, on rejoignait à la nage l'île de Bellevue, et tant pis si régulièrement survenaient des noyades... C'était le lot courant, comme un vélo pour trois, comme la limonade pour les pauvres et les panachés que vous autorisaient des parents plus riches... C'était la vie, elle était rude et on l'était aussi ! Tout comme cette guerre qui un matin arriva...

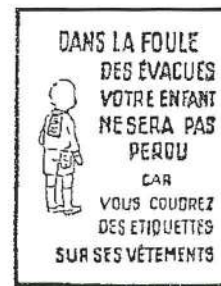


29 Ile de Bellevue à Ste-Luce.

## LA GUERRE A LA BOTTIERE

L'armée allemande était installée à Blanche de Castille. L'état-major occupait le château de Bel-Air et le château de la Garenne. Entre les deux, dans le parc, des sentinelles montaient la garde dès la tombée de la nuit. Un bunker fut construit au milieu du parc, avec des sapins abattus sur place. Il était relié au château de la Garenne par un souterrain. C'était dans ce contexte que vivait le fermier. Il devait lui aussi abattre du bois pour son chauffage et celui des propriétaires du château : les Nassivet. La fille de la ferme allait de maison en maison pour vendre le lait sur son vélo flanqué de bidons.

Les fermiers et les maraîchers de la Bottière se sentaient un peu mieux lotis que les Nantais du centre ville qui essuyèrent les bombardements meurtriers de 1943. Mais il y eut les bombardements des Batignolles toutes proches, le 23 mars 1943. On n'en menait pas large lorsque les avions alliés, les fameux «mosquitos» anglais ou les bombardiers américains au bourdonnement sourd et effrayant, survolaient le secteur. La D.C.A. allemande installée route de St-Joseph tonnait et crachait ses obus. Les terrifiantes balles traçantes des mitrailleuses déchiraient la nuit ; des dizaines de kilos de douilles jonchaient les terrains des maraîchers. Chacun s'était fait un abri sur sa tenue. On se souvient encore de la bombe tombée au carrefour de la Bottière, près du puits qui s'y trouve toujours, qui enterra les Phelippon dans les fagots et la terre de leur abri. Après l'alerte, on avait coutume de s'appeler d'abri en abri et ils ne répondirent plus. Heureusement, les voisins intervinrent à temps pour les dégager ! On a davantage oublié l'éclat d'obus d'une livre qui perça un plafond de la rue de la Bottière, une nuit, pour aller se loger dans la pantoufle d'une grand-mère qui heureusement n'avait pas bougé de son lit. Ce ne fut qu'un incident. On se tenait prêt à chaque instant à se protéger, ne serait-ce qu'avec des couvercles de lessiveuses ! A l'épicerie Corfa, devant la porte, se tenait un baril de fumigène à déclencher en cas de bombardement pour protéger les zones d'habitation. Bien des gens faisaient partie de la Croix Rouge ou de la Défense Passive.





Des personnes du quartier moururent sous les bombardements de 1943, laissant des enfants devenus Pupilles de la Nation désemparés. La guerre dans le quartier, ce furent aussi des enfants évacués, devenus réfugiés, loin de leur famille et de leur maison durant plusieurs années.

On se souvient de ce que fit le boulanger de la rue du Croissant, M. Attelé, quand il ramena, au petit matin, un aviateur anglais qui s'était expulsé de son avion abattu par la D.C.A. allemande au cours de la nuit. Il le ramena caché dans le triporteur qui lui servait pour sa tournée de pain ! Il y eut aussi bien sûr des actes de résistance des ouvriers des Batignolles : les sabotages comme celui du pont roulant des Batignolles, organisé par Gaston Turpin. Il y eut des drames comme celui que vécut P. L. Rossi : l'arrestation et la déportation de son père, assassiné par les nazis dans la prison de Tübingen à Stuttgart. Ce fut le cas de bien des jeunes du quartier. Pas étonnant dans ces conditions que les haines aient été vives. Les enfants d'alors se souviennent encore de leurs expéditions punitives, lance-pierres en main, contre les biens de quelques «collabos» ...



30 *L'usine des Batignolles après les bombardements du 23 mars 1943*

## LE LYCEE PROFESSIONNEL DANS LE QUARTIER

### LE TERRAIN DU CHAMP-ECOLE

Bien avant-guerre, en décembre 1924, la famille Peigne-Libeu vendit à la Ville de Nantes une parcelle où devaient être installés des jardins familiaux. Il y avait là un aqueduc et un étang...

A vrai dire, le projet était d'encourager la création d'un jardin-école. Ne parle-t-on pas toujours dans le quartier du «Terrain Ecole» ou du «Champ Ecole» pour le 31, rue de la Bottière ? Parce que ce jardin-école n'était pas assez fréquenté, la Ville offrit à ses employés- et surtout aux pompiers- des jardins ouvriers. Des prix récompensaient les meilleurs jardiniers. Quant à la partie des terrains alloués à la Société des Horticulteurs pour promouvoir l'éducation, on s'en souvient plutôt comme d'un endroit assez sauvage, avec des sapins, des pommiers, des buis, trois cerisiers qui faisaient la joie des enfants. Mais attention ! pas question de rapporter chez les parents-maraîchers des bouquets de fleurs d'arbres fruitiers ! Même si on les avait cueillies sur la rue, au Champ-Ecole «qui était à tout le monde», on vous parlait tout de suite des fruits qu'on avait ainsi «assassinés». On ne gaspillait pas ! Par contre, chacun se fournissait là en boutures. Preuve de cette concession du terrain communal à des fins pédagogiques, cet écrit du service des bâtiments communaux en date du 7/4/1932 :

«L'ensemble du terrain communal est loué depuis le 24/12/1924 par un bail de longue durée, 12, 18, 24,30 années, à la volonté du preneur, à la Société des Horticulteurs». Le loyer annuel de convenance était de 100F. Cette location «a été consentie pour encourager la création d'un jardin-école».

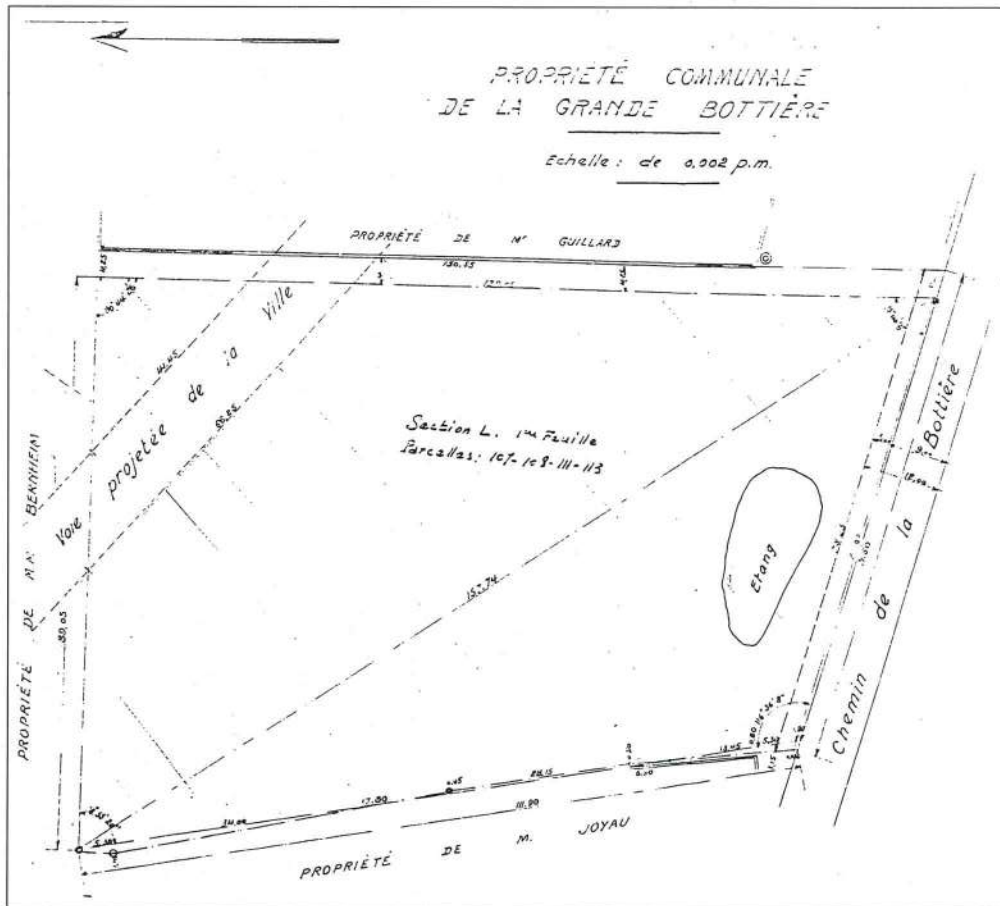
Et cette situation perdura jusqu'à ce 2 novembre 1949 où la Ville céda le terrain au Ministère de l'Education Nationale. On devine la suite ! Un plan du 26/2/1953 porte la mention «Etat Français. Education Nationale. Enseignement Technique».

Il s'agit bien du terrain sur lequel allait être édifié en 1953-1954 le Centre d'Apprentissage Féminin, le futur Lycée Professionnel Léonard de Vinci, que l'on vit à peine se construire tant il y avait du brouillard cet hiver-là. Un brouillard à couper au couteau qui ne lâcha pas Nantes durant tout le mois de novembre. Mais il faut dire qu'il contribua bigrement à changer la physionomie rurale du quartier, cet établissement pour jeunes filles !



On s'y attendait d'ailleurs, comme en témoigne la pétition du 2 avril 1952. C'est vrai qu'il y eut bientôt des grappes de filles qui piquaient, les jours d'examen, assises au bord des fossés et près du bosquet d'acacias, en face de l'établissement, sur le terrain de M. Sauvion. Pour l'organisation des examens, on vit le centre ouvrir à l'épicerie Corfa un compte pour l'acquisition des menus produits nécessaires. On vit encore l'intendance s'approvisionner chez le maraîcher Perrin en légumes frais livrés en brouette. Le Centre était une nouveauté pour le quartier. Il avait pourtant derrière lui un déjà long passé, connu des habitants du secteur.

### PLAN PROPRIÉTÉ COMMUNALE



### DEMANDE DE CONCESSION

MG. 254/52  
PONTES ET CHAUSSEES  
-----  
Département de la  
Loire-Inférieure  
-----  
Arrondissement  
du SUD-EST

NANTES, le 2 Avril 1952

2218  
31.3.52

V.20

L'Ingénieur en Chef des Pontes et Chaussées  
(Service Ordinaire)

à M. le Directeur de l'Enregistrement, des  
Domaines et du Timbre.  
NANTES

13

*PROJET DE LETTRE*  
*M. Pradier A.*

**OBJET :** Demande de concession du droit de pacage sur le terrain dit "la Bottière".  
M. RIGAUD, locataire éventuel.

A la date du 22 Mars 1952, vous m'avez adressé pour suite à donner, copie d'une lettre du 11 Février, par laquelle M. RIGAUD demeurant à NANTES, Chemin Félix Ménétrier, demande la concession du droit de pacage sur le terrain dit "la Bottière".

En réponse, j'ai l'honneur de vous faire connaître que le terrain visé par M. RIGAUD est celui qui, par acte des 20 Juillet, 7 Août 1950, a été cédé gratuitement par la Ville de NANTES à l'Etat - Ministère de l'Education Nationale, Service de l'Enseignement Technique - en vue de la construction d'un Centre d'apprentissage, près du village de la Bottière.

Mon service n'a donc pas à intervenir dans l'examen de la demande formulée par M. RIGAUD.

Proposé par l'Ingénieur à l'Arrondissement  
sousigné.

NANTES, le 31 Mars 1952

*pour I.O. expédié*  
*et I.O. délégué*  
*Signé: Chatellier*



## SUGGESTION DES HABITANTS



COPIE  
GM.

Nantes, le 2 décembre 1952

Les noussignés, habitants et propriétaires du quartier de la Bottière ( 2ème canton) ont l'honneur de proposer à Monsieur le Maire de la Ville de Nantes, que les suggestions ci-dessous soient mises à exécution le plus rapidement possible :

1°) extension de la ligne électrique jusqu'à la voie ferrée, 3 constructions nouvelles ayant été édifiées en 1951 et 1952.

2°) évacuation des romanichels qui stationnent chaque jour de plus en plus nombreux dans le quartier Pilotière-Pin Sec.

3°) suppression du puits existant, chemin de la Bottière, sur la chaussée, devant les Etablissements Pettinella, son ouverture béante présentant un danger pour les enfants.

4°) prolongation de la canalisation du Service des Eaux;

5°) réfection de la chaussée qui se montre actuellement trop étroite en raison des véhicules, ( principalement des gros camions) qui l'empruntent pour se rendre chez différents maraichers.

Lorsque l'ouverture du centre féminin d'apprentissage sera faite, la circulation sur le chemin de la Bottière deviendra un danger public, aussi, nous croyons qu'il serait utile, dès à présent de prévoir son amélioration et son élargissement.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de nos sentiments les plus respectueux.

Suivent: 19 signatures.

Pour la correspondance, prière de s'adresser à Monsieur AUDOIRE Amédée, maraicher, chemin de l'Éraudière, Le Ponceau, NANTES.

## LES ORIGINES DU LP LEONARD DE VINCI

Tout commença le 2 janvier 1941 avec l'ouverture d'un Centre de Jeunesse à la demande de la J.O.C. Ce centre était situé dans le centre ville de Nantes, au n°5 de la rue des Acacias, sur ce qu'on dénommait encore à l'époque la «Tenue Camus».

L'immeuble était un hôtel particulier de 400 m2 avec une cour de même surface. Ce local comportait le chauffage central. Les jeunes filles accueillies y étaient externes. Fin mai 1942, une centaine de stagiaires s'initiaient à la couture et à l'enseignement ménager. Cette création de centre de formation professionnelle s'inscrivait bien sûr dans le cadre de la politique de l'époque : celle de l'Etat Français installé à Vichy, celle du Maréchal Pétain. Pour preuve, la conclusion de ce courrier :

### III - CONCLUSION -

Le but à atteindre par les Chefs de Centres peut se résumer ainsi :

Former une jeunesse acharnée au labeur, c'est-à-dire aimant et connaissant son métier, animée de l'amour du travail et d'une profonde conscience professionnelle.

Former une jeunesse au caractère ferme, à la volonté endurcie, ardente, enthousiaste, généreuse, fortement imprégnée d'esprit social.

Former une jeunesse nationale, solidement attachée à l'idée de Patrie, sincèrement française.

Mais cette formation morale doit être avant tout le résultat d'une façon de vivre bien plutôt que d'un enseignement. Elle aura pour base la structure résolument éducative de ces Centres, la réflexion y développera l'intelligence; le travail et la discipline y assureront la domination du groupe sur l'individu et lui apprendront à faire passer le bien commun avant l'intérêt égoïste, L'exercice de la responsabilité y créera peu à peu l'esprit de Service, en développant l'initiative et le goût de l'effort.

Pr. le Directeur du Travail des Jeunes  
et de l'Enseignement Technique, p.o.  
Le Directeur-Adjoint

(s) A. REA.

(1) En ce qui concerne le paragraphe sur les Couleurs, pour la zone occupée se référer aux circulaires 6139/CA et 6263/CA des 9 et 13 août.



Secrétariat Général de la Jeunesse

Jeunes filles !

de 17 à 21 ans

attirées par le mariage... inquiètes pour l'avenir.  
quelle que soit votre profession  
savez-vous que... !

Le Centre de Jeunesse Féminin

5 Avenue des Acacias (Avenue Camus)

C'est la grande famille où vous trouverez  
joie ! travail ! réconfort !

(métiers féminins) avec enseignement ménager  
culture physique et jeux  
vous sont enseignés par des professeurs  
qualifiés - Une prime journalière de 6 frs  
vous est assurée en plus : des facilités pour le  
repas de midi.

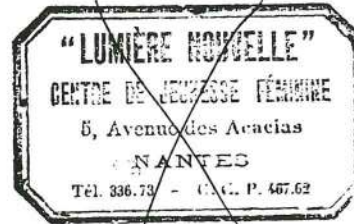
une nouvelle session commence  
le lundi 7 juillet

faites-vous inscrire sans retard !..

~~ne manquez pas de réserver votre~~

Comptez sur notre meilleur accueil  
Le Centre est ouvert tous les jours de 9h. à 18h. (sauf le 14/7)

Les centres avaient des chefs. Celui de la rue des Acacias, puisqu'il était féminin, eut une dirigeante. Il portait le nom évocateur de «Lumière Nouvelle» qui apparaît encore sur quelques vieux livres ayant échappé aux ravages du temps.



Madame la Dirigeante du  
Centre "LUMIÈRE NOUVELLE"  
5 Avenue des Acacias  
NANTES

Bien sûr, ce n'était pas une école comme celles d'aujourd'hui. Le régime y était quasi-militaire, la discipline très stricte : on pratiquait la cérémonie des couleurs, on n'avait pas de vacances mais des permissions, une solde journalière était versée aux jeunes. A cela s'ajoutaient des difficultés de ravitaillement dues à la guerre. Et pas question de cultiver le sol de la cour quand d'autres centres, plus ruraux, se mettaient aux labours et à la culture agricole. L'été 42, le Centre organisa un camp de vacances à Grandchamp des Fontaines, avec bien sûr l'indispensable autorisation allemande.

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli  
un extrait de l'autorisation allemande, pour votre camp de  
GRANDCHAMP DES FONTAINES.

"Centre l'ouverture d'un camp de vacances pour  
" la jeunesse féminine de la "Lumière Nouvelle" ayant entre  
" 17 et 21 ans (comprenant 45 participantes) à Grandchamp  
" des Fontaines, nous ne faisons aucune objection".

"L'autorisation est valable du 10.8. au 6.9.42

"Le Chef de la Section : Marnitz  
"obersturmfuehrer des SS."

Cette lettre vous servira de pièce justificative  
si vous rencontriez une difficulté quelconque.



Autorisation  
allemande



Des sessions de formation continuèrent ainsi jusqu'aux bombardements de septembre 43. L'établissement, touché, dut être évacué. Dès octobre, le centre «Jeunesse Nouvelle» se replia en Indre et Loir, au village de Vernou sur Brenne (2200 habitants aujourd'hui) qui accueillit le Centre de Jeunesse Nantais sinistré. Le désarroi fut grand chez les filles. Elles étaient une cinquantaine de 14 à 18 ans, devenues internes, en pleine guerre, loin de Nantes et de leurs familles.

On les logea à l'Hôtel Noble, à l'entrée du bourg, à compter du 15 octobre 1943. Mais les soucis étaient lourds.

Monsieur,

Vernou le 30/5/1944

Nous avons l'avantage de vous confirmer notre lettre du 15 Juin N° 449/3.

Nous sommes extrêmement ennuyés du silence des entrepreneurs; il faudrait en effet que de toute urgence le menuisier et le plombier viennent continuer l'installation des W.C.

L'installation provisoire, sous la cèdre, que vous connaissez bien présente actuellement un vrai danger du point de vue sanitaire, et si vous n'obtenez pas de réponse pour le début de la semaine prochaine, nous sommes décidés à alerter le Service d'HYGIENE afin que celui-ci oblige les entrepreneurs...

Début 1945 : soulagement ! Le Centre trouva un bâtiment à louer à Nantes : on allait rentrer ! Les filles étaient restées dix-huit mois à Vernou. Un Centre de Jeunesse continua néanmoins à fonctionner dans l'Hôtel Noble. Il allait être transformé à la Libération en Centre d'Apprentissage Public autonome. Aujourd'hui, l'Hôtel Noble reste lié à l'Education Nationale puisqu'il est devenu un centre FOEVEN.

## AU CHATEAU DU LAUNAY, A ST-JOSEPH DE PORTERIE

Le retour à Nantes se fit à St-Joseph de Porterie, dans les locaux du Château du Launay.

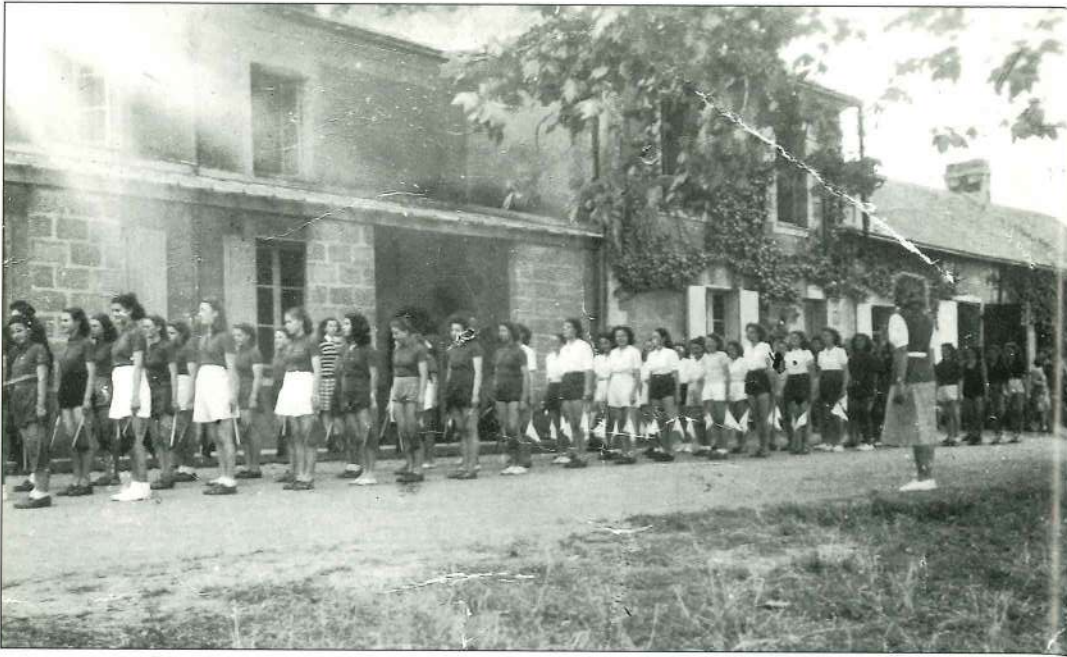
Ce fut, en effet, la Société de Construction de locomotives des Batignolles qui loua ce bâtiment, sis chemin du Millot, au Centre Féminin rapatrié de Vernou. Le bail fut signé le 16 février 1945. Le nouvel établissement comprenait un rez-de-chaussée et un premier étage comportant dix-huit pièces. Le terrain attenant, réservé au Centre, avait une superficie de 5545 m<sup>2</sup>. Les effectifs pour 1945 étaient d'environ quatre-vingt dix élèves dont plus d'un quart d'internes. Les objectifs prioritaires restaient l'apprentissage des travaux ménagers et de la couture. La gestion du Centre était encore le fait de «l'Aide aux jeunes de France», association 1901 déclarée au J.O. du 20 mars 1942. A la Libération, l'Education Nationale, par sa branche Enseignement Technique, allait prendre la direction du Centre le 31 mai 1946. Il fut d'abord chapeauté par l'Ecole Nationale Professionnelle de la rue Dufour à Nantes, puis par l'école Livet à compter du 18 octobre 1946.

Bientôt le Centre devint un Centre d'Apprentissage Public Autonome, plus connu sous le nom de Centre Féminin du Launay. Il faisait partie de l'Académie de Rennes, celle de Nantes n'existant pas encore. Les effectifs se maintinrent autour de la centaine d'élèves dont un bon tiers d'internes.



31 Elèves du Centre d'Apprentissage du Launay.





32 Séance de sport devant le Centre d'Apprentissage du Launay.

La vie était rude dans cet après-guerre. Beaucoup d'internes ne sortaient qu'à Noël, Pâques et aux grandes vacances. Certaines portaient encore un uniforme. On manquait terriblement de vaisselle aux débuts du Launay : les élèves apportaient leurs couverts qu'elles lavaient dans une bassine qui passait de table en table. On faisait cuire les pommes de terre dans des lessiveuses, dans le jardin... Les professeurs venaient en train jusqu'à la gare de St Joseph, puis finissaient le chemin sur leurs vélos. Ils enseignaient aux filles l'hygiène, la puériculture, la couture, y compris le métier de modiste (confection de chapeaux). Les élèves étaient réparties en deux sections: 80 en «couture floue-dames», 10 en «mode». On faisait du sport aussi dans les rues avoisinantes où il n'y avait pratiquement pas d'autos.

Le Centre d'Apprentissage du Launay eut des annexes rue du Ballet ainsi qu'à Couéron et Pont-Rousseau à partir de 1951. Il eut des annexes certes, mais il eut aussi des ennuis de logement. Dès le 31 décembre 1948, la Société des Batignolles dénonça le bail de location du Château du Launay. Dès lors, le Centre occupa les lieux à titre tout à fait précaire ! D'ailleurs, les lieux étaient exigus et on manquait d'eau potable: le puits avait grand besoin de désinfection ! Il allait falloir déménager...

On songea en 1949 à la Gaudinière, à la Bouvardière, à la Chauvinière, à la Caserne Cambronne, aux locaux de l'Evêché chemin Joseph Doury, au Château Poisson à Bouguenais. Autant de rêves ! Mais les parents d'élèves firent plus que rêver, ils pétitionnèrent le 20 février 1949. Et au détour de leur pétition, entre autres suggestions, on relevait : «Ne pourrait-on pas construire des baraquements sur le terrain municipal chemin de la Bottière ? »

#### AU 31, RUE DE LA BOTTIERE

En fait, l'occupation du Launay se prolongea. On avait réparé le puits dans lequel les eaux usées de la cuisine s'étaient infiltrées. La Société des Batignolles accorda des délais, des sursis, parla de vendre à l'Enseignement Technique. Cette solution ne fut pas retenue.

Les premiers plans étaient divers et reprenaient l'idée de baraquements. Heureusement, ce choix fut écarté. La construction commencée en 1952, sous la conduite de l'architecte Sortais, dura deux ans. Il y avait un internat qui allait être réduit peu à peu, puis disparaître lors de la création de nouvelles sections qui réclamaient des locaux. Ainsi aux sections «Couture et Tailleurs-Dames», existant déjà, l'Enseignement Technique ajouta au Centre d'Apprentissage Féminin de la Bottière de nouvelles sections :

-«Confection de Vêtements de Toile pour hommes»: bleus de travail avec vestes et pantalons; cottes à bretelles; vêtements blancs pour les peintres; pare-poussière et blouses d'hommes et de femmes.

-«Confection Masculine»: complets d'hommes en draperie, petits gilets en lainage ou tissu fantaisie.

-«Apprêtage-Détachage en Teinturerie»: visitage, détachage des vêtements donnés à teindre ou à nettoyer; puis repassage et apprêt; également: repassage des rideaux, voilages, et du linge fin.

-Une sixième section, enfin : «Employées de Collectivités». Les élèves y apprenaient toutes les subtilités des Arts Ménagers, le fonctionnement de tous les rouages d'une collectivité, de la Cuisine à l'Economat, en passant par la Lingerie et l'Infirmierie.





33 Jeunes filles du Centre d'Apprentissage de la Bottière, en rang par trois, pour la promenade au Petit-Port.



34 Dans le Centre d'Apprentissage de la Bottière au début des années 60.

Le Centre d'Apprentissage Féminin allait devenir Centre d'Enseignement Technique (CET) mixte en 1970, puis Lycée d'Enseignement Professionnel (LEP), enfin Lycée Professionnel Léonard de Vinci en 1986. On y enseigne toujours les techniques de l'habillement et de la blanchisserie-pressing, mais aussi la bureautique et les sciences sanitaires et sociales. Il compte à l'heure actuelle 400 élèves dont une large majorité de filles encore. Il recrute des élèves nantais mais aussi venus du Grand Ouest pour certaines sections de Brevet de Technicien ou de Bac Professionnel. Les locaux ont été réaménagés et agrandis au cours des années 90. Mais le changement le plus saisissant est celui qui a touché les matériels sur lesquels s'exercent les élèves : les antiques machines à coudre ou à écrire ont cédé la place aux machines les plus modernes et aux ordinateurs. Les temps changent...



## LA POUSSEE DES IMMEUBLES

### LA FIN D'UNE EPOQUE

**I** grand chambardement pour l'ex-chemin de la Bottière, ce fut à la fin des années 60 la construction du quartier urbain que nous connaissons aujourd'hui, avec ses HLM. Cette fois la page fut tournée: la Bottière n'avait plus les pieds dans la glaise, elle était dans la ville. Ainsi, l'activité maraîchère de la famille Perrin cessa en 1968, après la vente du terrain à la Ville de Nantes pour la construction des immeubles de la rue de la Basinerie. L'ensemble des maraîchers de la Bottière vendirent leurs terrains à la même période, sans trop de regrets car beaucoup approchaient de la retraite.

Plus de charrettes à cheval partant dans la nuit noire pour le marché du Champ de Mars. Plus de camions déversant du fumier de cheval et du sable de Loire sur les chemins de la Bottière. Plus de maraîchers au loin sur leur tenue, de l'aube à la nuit. Plus de melons sous cloches ou sous châssis que les enfants lorgnaient du coin de l'oeil avec envie. Plus de «jaille» (décharge) comme celle de la rue des Maraîchers ou du Perray où les enfants allaient en douce récupérer ce qu'il y avait encore de bon dans les melons avariés qu'on y jetait. Plus de poiriers et, au centre-ville, de poires cuites de la Bottière que l'on vendait à la criée.

La fin des années soixante à la Bottière, ce fut la fin d'une époque, celle des maraîchers, et le début d'une autre : celle des grands ensembles.



35 31, rue de la Bottière, le Lycée PROFESSIONNEL Léonard de Vinci, aujourd'hui.



36 Sur l'ancien chemin de la Bottière, à hauteur de l'actuelle mairie.



En 1969, les premiers H.L.M. du Pin Sec ont depuis quinze ans déjà relégué dans leurs murs les habitants du Marchix ainsi que de nouveaux arrivants. **Un quartier nouveau est né aux franges de la Pilotière et de la route de Paris.** Une solidarité active s'est nouée sur le terrain, à la fois autour des associations nouvelles, venues avec les locataires, et des associations plus anciennes sur le secteur comme l'Amicale Pin Sec -Croissant -Pilotière qui eut pour présidents successifs M. Fiancet, M. Besnier et M. Bourreau. On lavait en commun avec des machines à laver rendues portatives pour la circonstance, on achetait en commun par des Centrales d'Achat pour se nourrir. On logeait des anciens détenus à «l'Etape», rue de Toul, où ils gagnaient leur vie en fabriquant des parpaings. Cette association de réinsertion est partie depuis à la Tournière à Carquefou. La solidarité ne réussissait pas trop mal, si on en juge par les souvenirs d'enfance des jeunes d'aujourd'hui, nostalgiques de cette époque.

C'est dans ce contexte que poussa la Bottière. Car ils poussaient, les immeubles, comme les carottes et les poireaux des maraîchers deux ans auparavant. La Bottière ne mérita jamais mieux son nom si son origine est «boutière», l'endroit où l'on boutait en terre les végétaux pour qu'ils croissent (rue du Croissant ?) et prospèrent. Les bulldozers précédèrent les grues, les maçons s'activèrent. Les premiers immeubles «livrés» furent ceux des rues F. Ménétrier et U. Leverrier, puis en septembre les 1 rue de la Souillarderie et 5 rue de la Basinerie, en décembre les logements du 4 rue de la Basinerie. Le rythme allait se maintenir en 1970, s'accélérer en 1971. En janvier 1972, eut lieu la dernière livraison, rue U. Leverrier. Là où poussaient les salades, poussèrent les H.L.M. sous l'impulsion de l'O.P.H.L.M.



37 Immeubles rue Alfred Nobel

Qui émergea de cet amas de béton ? Melle de Sécillon dans sa demeure, qui refusa d'abdiquer comme en témoigne cet article de Ouest-France du 27 juin 1972.

### milieu des H.L.M... des arbres de 300 ans « Je suis le poumon du quartier » dit la « Comtesse »

*Trois ifs entourent la chapelle, selon la coutume bretonne ; là un pin américain de plus de vingt mètres ; un chêne vénérable ; des marronniers ; des arbres fruitiers ; un potager ; un coin basse-cour (sans pensionnaire) ; un étang-piscine ; des massifs ; des pelouses ; des pommes de terre qui sortent ; des rhododendrons en fleur ; des pivoines en boutons ; de la vigne vierge qui s'étire le long de la façade... En plein quartier, sur 3.500 m<sup>2</sup>, une survivance du passé comme personne n'aurait pu l'imaginer : c'est « la Bazinière », l'ancienne maison de repos des évêques nantais. En plein dans les H.L.M.*

— Je suis le poumon du quartier.

*Plus de moins* La « comtesse », comme on dit ici, Mlle de Sécillon, 59 ans, ancienne assistante sociale, infirmière durant la dernière guerre, défend son bout de terre. D'abord contre ces messieurs des H.L.M.

— Si j'avais vendu, le lendemain les bulls m'auraient tout mis par terre ; une maison datant de 1646 ; des arbres de plus de trois cents ans. Pour faire d'autres H.L.M. Vous n'y pensez pas ? Un médecin m'a offert 50 millions d'anciens francs. J'ai refusé...

*Non seulement elle a sauvé sa propriété qu'elle possède depuis 18 ans, mais elle a exigé que lui soit restituée la moitié du chemin de la Bazinière qui lui appartenait. Elle a clôturé cette portion. Les H.L.M. ont dû s'incliner : elle était dans son droit. Et triomphante, la Bazinière subsiste avec ses cimes d'arbres à plus de vingt mètres de hauteur.*

— Autrefois c'était des maraîchers ; ils ont vendu ; ça a changé, mais moi, ça ne me gêne pas. Je fournis l'oxygène au quartier. C'est déjà pas mal. Je me promène en short quand ça me prend. Je sais bien que des galopins ont escaladé, un soir, mon mur pour aller voler quelques bouteilles de vin à la cave. Mais enfin !

La « comtesse » ne s'ennuie jamais ; elle écoute la radio (il faut bien se tenir au courant) ; promène ses deux setters « Négus » et « Ninon » ; cultive son jardin, soigne ses fleurs, plante d'autres arbres (il faut bien penser à l'avenir) ; enfin, et surtout, elle lit beaucoup.

Elle a aussi dix neveux et vingt-cinq petits-neveux.

De quoi s'occuper.

Au milieu des H.L.M.



Autour, ce n'était pas un champ de ruines mais un champ d'espoir, bien que tous deux parfois se ressemblent. La couleur dominante était celle de la glaise. La Souillarderie justifiait mieux que jamais son nom : on vivait dans la boue. Des amas de terre non étalée ou non évacuée s'accumulaient. Pas de trottoirs : la boue encore. Des chemins créés par les pas des premiers habitants. Quelquefois des planches pour accéder aux bâtiments. L'entreprise Le Guillou avait travaillé vite mais tout le contexte des immeubles restait à inventer : les fameux espaces verts ! Bientôt 6000 personnes allaient loger là, surtout des jeunes ménages avec des enfants, venant d'autres quartiers de Nantes, de la campagne ou de contrées plus lointaines tel le Maghreb. Ils étaient contents de trouver ces logements neufs avec salles de bain, chauffage central, tout le confort moderne. Qu'importait alors d'essuyer les plâtres ! D'autant plus que l'architecte passait dans chaque appartement voir les nouveaux locataires qui étaient heureux des grandes baies vitrées dans les différentes pièces et des premiers arbres plantés. Cela les changeait des appartements sombres qu'ils connaissaient avant. Et tant pis si les environs n'étaient pas très bien entretenus.

C'était au temps où les enfants présentaient leurs cadeaux de Noël à tous leurs copains, -un régal pour les anciens aujourd'hui nostalgiques de ce temps où «la fête était dans la rue».

C'était au temps où le Radar était encore une épicerie, où le Centre Commercial de la Bottière se réduisait à quelques commerces dont une boulangerie où on faisait la queue le dimanche matin. C'était au temps où un Super U occupait l'emplacement de l'actuelle mairie annexe.

Les baraquements des ouvriers du chantier de construction subsistaient au rond-point de la route de Ste-Luce. Autour, on trouvait encore des maraîchers ou des vignes, des ronces ou des terrains vagues. Des caravanes stationnaient sous le pont du Chemin de fer, près de la rue des Collines ; y vivaient par exemple Titus et sa famille. Les Benoît élevaient toujours leurs poules près du terrain du foot du Pin Sec. Mais l'ère de la Bottière à la campagne était bel et bien révolue. Avec ses 6000 habitants, ouvriers et employés dans leur majorité, quelle vie sociale allait bien pouvoir s'organiser ?

## LE COMITE DE QUARTIER :

Première force organisée : le Comité de Quartier créé en mai 1971 et présidé par Jacques Gonin, 27 ans à l'époque et par ailleurs buraliste au Centre Commercial depuis 1970. De ce comité allait naître une association de parents d'élèves, une association sportive, un journal de quartier de 12 pages : «Bottière Contact» avec tirage mensuel à 2000 exemplaires qui allait vivre de février 71 à mai 72.





**Les parents d'élèves réclamaient une école, une vraie!** «Du dur», comme ils disaient, à la place du provisoire, car la cité comptait au moins 1500 enfants de 0 à 5 ans. Et la moyenne d'âge des adultes, en cette année 1972, n'excédait pas 30 ans. La présidente des parents était Mme Le Goaec, responsable également dans l'Association Populaire Familiale qui était de tous les combats. Il y avait déjà sur le quartier une majorité de femmes. Les parents ne se contentaient pas des préfabriqués montés à la hâte, rue de la Bottière pour la rentrée 1971, d'autant qu'ils ne pouvaient plus abriter que les maternelles et les C.P. Il fallait que les autres aillent jusqu'à l'école Urbain Leverrier surchargée ou boulevard des Poilus. Une autre revendication des habitants, à l'initiative de M. Hamimdet, était la possibilité pour les enfants maghrébins de suivre des cours dans leur langue maternelle. Ce fut fait dans les préfabriqués, à côté de la maternelle. Les cours avaient lieu tous les samedis et réunissaient une centaine d'enfants instruits par des professeurs d'arabe bénévoles.



**Pour le sport, l'Entente Sportive de la Bottière fut créée en 1971** et compta une centaine d'adhérents : 3 équipes de seniors, l'équipe de minimes, l'équipe de pupilles... sans parler de la section pétanque! Mais l'ESB devait jouer au foot sur le terrain du Pin Sec faute d'aménagement à la Bottière. En 1975, le football de la Bottière fusionna avec Malakoff pour former l'ASBM : Association Sportive Bottière Malakoff. 1978 vit la naissance de l'ASB : Association Sportive de la Bottière. On se souvient des tournois de l'Amitié qui étaient organisés, et des gros derbies footballistiques qui opposaient l'ASB à l'ES Pin Sec. Malheureusement, après la démission du président du club Michel Placé, ce fut bientôt la chute. Et ne resta plus sur le quartier que l'ES Pin Sec.



39 *L'équipe du Pin Sec 1984-85 qui assura la montée en première division.*

A côté du foot, existait un club de cyclisme : l'Avenir Cycliste. Et en matière de loisirs culturels ? La population jeune, locataire de la Bottière des années 1970, faite essentiellement d'ouvriers et d'employés avait une demande évidente de loisirs !



## LE CENTRE SOCIOCULTUREL :

Telles furent les conditions de la création du Centre Socioculturel en décembre 1971. On se souvient que les premiers animateurs furent Daniel Asseray, Alain Couedel ou encore Michel Lefèvre. Les opinions circulaient : «l'autre soir, il y avait une démonstration de karaté, j'ai entendu tout le commentaire du moniteur de chez moi !» Il est vrai que la construction du centre au milieu des immeubles, à la place de la cabane de chantier apparaît un peu improvisée. Mais ce Centre était indispensable. Il allait s'étendre avec la bibliothèque adultes, la ludothèque, le Club Ados, les services sociaux disséminés dans le quartier. On y organisait le Centre de Loisirs pour les enfants, le Club de Jeunes le soir, le Club Femmes. Les loisirs choisis étaient la photo, la guitare, le karaté, le ping-pong, mais on essayait aussi d'aider les jeunes à s'insérer par l'emploi.



40 Enfants dans le Centre de la Bottière.



41 Cours de guitare.

Après des débuts avec Mme Jardeau, la gymnastique féminine fut active avec Mme Dutertre de 1972 à 1982, de même que la rythmique pour les enfants. Quant aux danses, on les préparait activement, pendant une heure ou deux après la gym, pour la fête annuelle. On développait des activités, telles ces sorties à la mer ou à la campagne avec les familles et le troisième âge, sans oublier non plus les sorties-vélo du mardi après-midi. Mais on servait aussi de lieu de discussions et de rencontres, notamment le samedi midi lors de l'apéritif qui réunissait quelques fidèles. Dans le Centre, avait lieu la bourse aux vêtements qui recueillait un franc succès : «Il n'y avait pas encore de solderies !» Les bénévoles qui s'en occupaient comptaient parfois à l'issue de la journée une recette de 30 000F. Et les enfants étaient réquisitionnés pour peindre le Centre ou pour réaliser des fresques dans des halls d'immeubles. En 1977, une brochure «Informations- Bottière, Pilotière, Pin Sec, Perray» donnait toutes sortes d'informations sur les services des quartiers Est. Elle était la digne héritière de journaux de quartier trop tôt disparus tels «Bottière Contact» ou «L'Étincelle de la Bottière», journal d'extrême gauche.



La fête annuelle avait lieu dans le Centre, puis dans la salle des Marsauderies afin d'accueillir un public plus large. Les participantes payaient et cousaient elles-même leurs costumes; les enfants se contentaient d'habits de crépon que fournissait le Centre : ils étaient jusqu'à soixante! Chaque année avait un thème.



42 *French Cancan pour la fête annuelle*

Ces fêtes sont à l'origine des fêtes interculturelles actuelles. Sous l'égide du Centre, en 1982-83, les enfants du quartier purent déballer leurs jouets sur les trottoirs et les échanger librement entre eux. Il y avait donc bien sur le quartier un foisonnement d'idées et de bonnes volontés. Elles se sont comme émoussées au fil du temps. Vieillesse de l'habitat ? Renouvellement des locataires ? Epuisement des bénévoles à qui on demandait trop de qualification ? Davantage de femmes au travail ? Augmentation du chômage qui a transformé les problèmes ? Vaille que vaille, le Centre de la Bottière poursuit son petit bonhomme de chemin. A partir des années 85-87, l'ACCOORD prit en mains la gestion du centre. Aujourd'hui, on retrouve pratiquement les mêmes activités qu'à sa création.

## LE CENTRE COMMERCIAL :

Le Centre Socioculturel des années 70-80, pour ce qui était de l'animation et des loisirs, était -ne nous le cachons pas- largement concurrencé par un autre Centre à proximité. Un Centre d'une tout autre nature pourtant, celui qu'avait ouvert M. Fourrage, sur le terrain de M. Guillard, à la place d'un ancien dépôt de voitures FIAT : le Centre Leclerc. Son extension se fit au détriment de cinq maisons qui furent détruites au fil des années 70; deux furent reconstruites, rue Mélusine. Une est restée étrangement debout, enclavée dans un parking devenu trop grand depuis le déménagement du Leclerc au Perray et son remplacement par Super-U.

C'était le coeur du quartier, la première grande surface nantaise, qui faisait -plus que les immeubles- la renommée du quartier. C'était un peu le forum : on s'y voyait, on discutait. Les adolescents s'y sentaient bien, un peu chez eux (un peu trop ?) Toujours est-il que, comme dit une habitante : «Leclerc s'est agrandi puis il a disparu». Il disparut en 1985-86, laissant un parking béant. Champion puis Super-U le remplacèrent, ainsi que le Roller's. Mais c'était comme si le coeur n'y était plus. Qui viendra réveiller cet îlot endormi? Cela semble en bonne voie...

L'avenir du commerce à la Bottière reste pourtant problématique, du fait en particulier de l'éclatement de la zone commerciale en deux lieux relativement éloignés.

La pharmacie, quant à elle, a beaucoup voyagé dans le quartier, du 60 rue de la Bottière à l'actuelle Cave à vins rue de la Rivetterie jusqu'à son emplacement actuel. On y tient, comme à tous les commerces locaux, à tous les services, par exemple à la Mairie Annexe de la Bottière ouverte en 1990 et qui abrite aujourd'hui en plus le PAS, la Mission Locale et le Projet de Quartier. Reste à regretter l'absence d'agence postale et de distributeurs de billets sur le quartier.





43 Super-U



44 Mairie Annexe de La Bottière

## LE TRAMWAY :

Le lundi 7 janvier 1985, le tramway nouveau apparut dans l'horizon du quartier. Même si aujourd'hui encore la ligne du tramway étouffe le quartier vers le Sud et l'Est, l'empêchant de s'ouvrir suffisamment vers les nouvelles zones en construction au Perray, la piscine de la Haluchère, la route de Ste Luce, il reste sans conteste un atout majeur pour la Bottière. Une preuve : il n'y a pas d'HLM vacant dans ce quartier bien relié au Centre-Ville et aux grandes surfaces de la périphérie. Dommage seulement que beaucoup de familles rencontrent, à cause du chômage, trop de problèmes pour profiter du tramway afin de mieux fréquenter la ville avec ses lieux de culture, ses services. Il ne faudrait pas que le quartier se replie sur lui-même pour devenir un lieu d'exclusion.



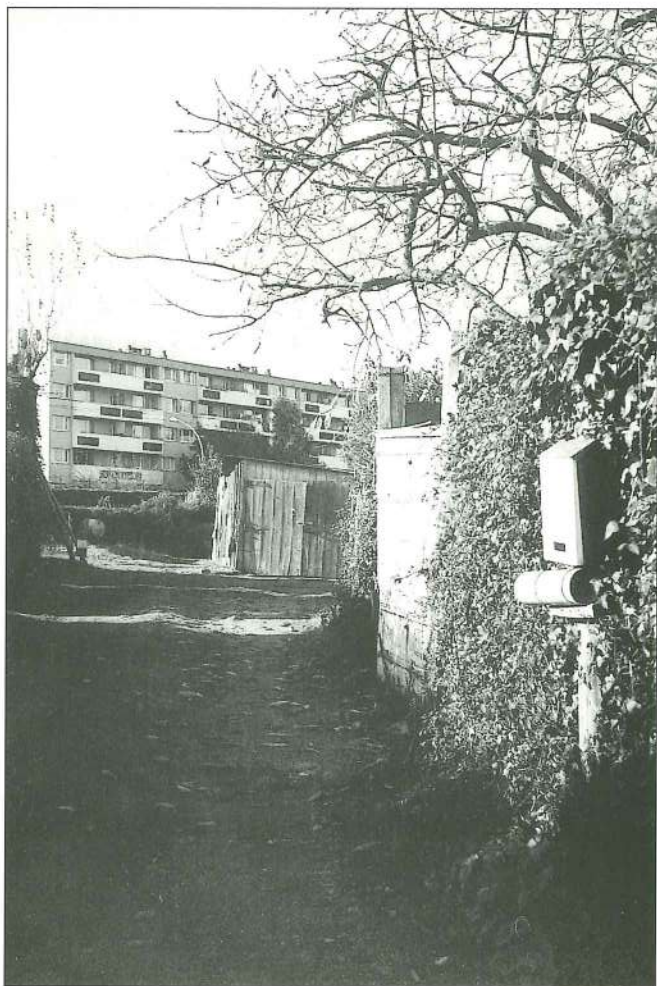
45 Le tramway au pied des immeubles.



## UN AVENIR A CONSTRUIRE ENSEMBLE

La Bottière, on l'aime, on y a des souvenirs, nos copains, un chez-nous, bref nos racines. Comment trouver ensemble les moyens de vivre au mieux notre avenir urbain, tout en profitant aussi longtemps que cela sera possible de nos lieux d'exception comme la rue de la Colline et ses jardins ouvriers?

Il faut en débattre. Il faut s'y employer. Puisse ce modeste ouvrage y contribuer en soulignant les origines de notre quartier. Sachant d'où l'on vient, peut-être saura-t-on mieux dans quelles directions aller ensemble.



46 *La rue  
des Collines.*

## L'ESPRIT DU LIEU

Personne ne peut imaginer le charme de cette banlieue lointaine, avant qu'elle ne soit détruite par une urbanisation incohérente, et raccrochée de la sorte à la Ville. A peine avions-nous atteint l'extrémité des chemins du Petit Bel-Air, des Blés d'Or, ou de la Bottière, que nous nous trouvions dans une campagne, avec des talus, des chênes émondés, avec des champs et des pommiers qui gardaient quelques fruits rouges jusqu'au milieu de l'hiver.

La voie ferrée, occupée aujourd'hui par la ligne du tramway, marquait les limites de notre territoire, d'où nous observions les tenues maraîchères et les étendues de la prairie de Mauves. Et nous avions cette sensation déjà, entre les grandes usines et la campagne toute proche, d'habiter un morceau d'espace ambigu, préservé des destructions de l'industrie, et proche encore de la sauvagerie.

Je souhaite à votre entreprise de reconstituer, ne serait-ce que par la mémoire, des fragments de cet univers englouti, et de retrouver ce sentiment, dans toute chose, qui témoigne encore de *l'esprit du lieu*.

**Paul Louis Rossi**  
février 1995



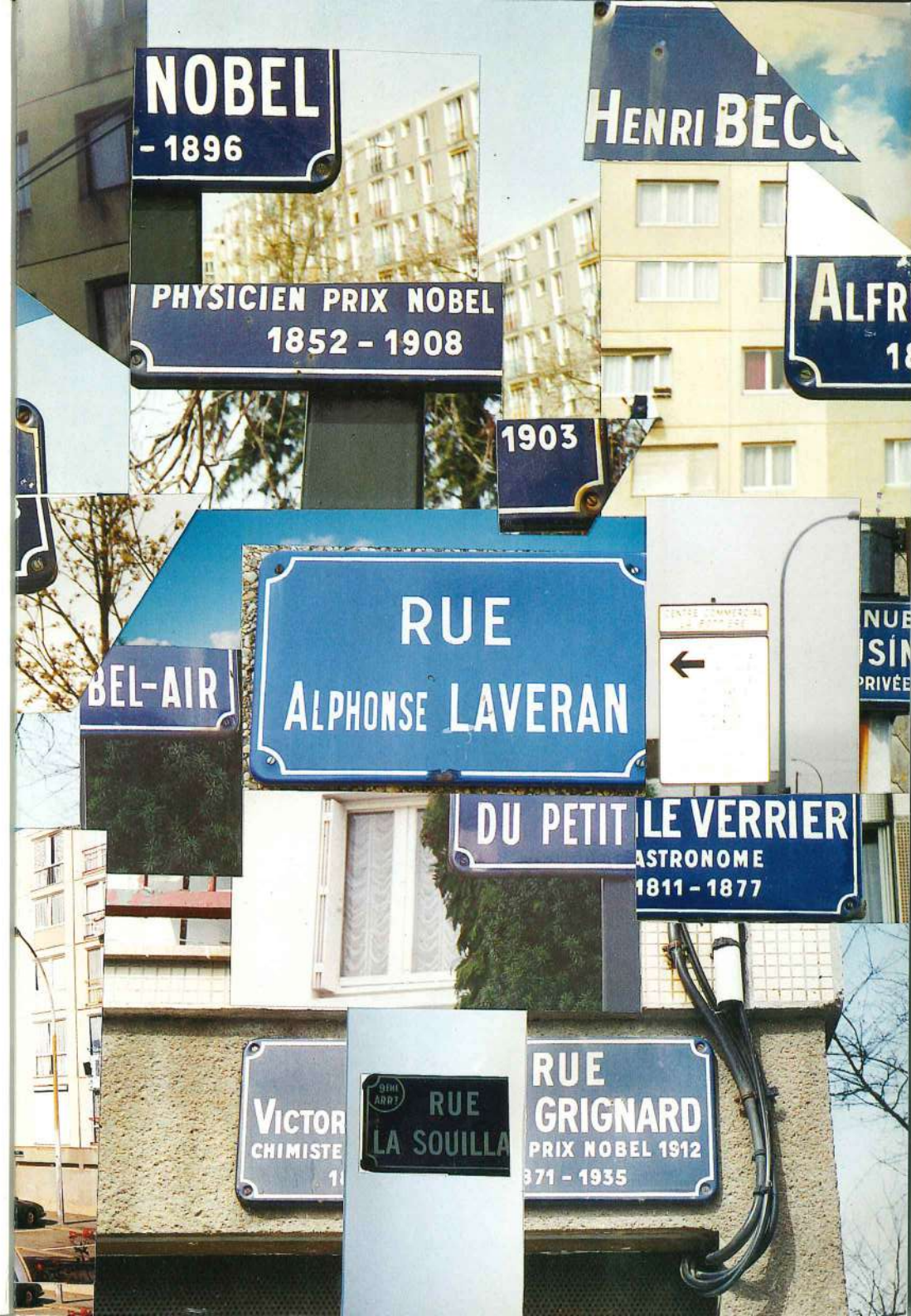
## REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont aidés à la réalisation de cette brochure grâce aux souvenirs et aux documents qu'ils ont bien voulu nous confier :

M -T. ANDRE, G. ARHENS (photos 31-32), K. BASSAL, M. et Mme BERNARD, M. BERNE (25-26), M. BODY, G. BOUREAU et l'Amicale Croissant-Grand clos-Pilotière-Pin Sec (28), M. CALAC (2-3), M. CHAUVET (30), M. CHAZALON, C. CHUPIN (33), Y. CORFA (18-19-20-21-36), M. et Mme DUTERTRE (41-42), M. FERRE, J. FOURNY (22-23), B. JAN, H. LUSSEAU, A. MOUSSAOUI, P. PELTIER (34), Mme PERRIN, M. PERRON, ES PIN SEC (39), A. PLAIRE et l'association L'Age d'Or (8-9), J. RICHER, E. RIGAUD (5-10-11-12-24), P., L. ROSSI et les Editions JULLIARD, Mme ROUAUD, Melle de SECILLON, Mme SOULARD (16), F. TESSIER (29), M. THOMAS ( 17-27), M. VILAIN, P. VAVASSEUR...

Nous tenons à remercier aussi pour leur collaboration :

Ouest-France ( pages 17, 51, 54), Mme la Directrice des Archives Départementales (1-6-7), Mme la directrice des Archives Municipales (p. 37, 38), Mme le Proviseur du Lycée Professionnel Léonard de Vinci, Le Projet de Quartier Nantes-Est (A. BELLANGER, J-M. JAOUEN, M. COASNE), La Paroisse St-Jean Baptiste, Nantes Habitat (J.P. CANE, M. HENRY, J-M. HIVERT, B. PEAUDEAU), l'ACCOORD, le centre de la Bottière et son directeur A. RYZACK (40), ainsi que les bénévoles de la Bibliothèque de quartier et tous ceux qui nous ont soutenus...







Projet de quartier  
Ville de Nantes